

**Les principaux récits publiés des pèlerins et des voyageurs qui sont passés par Beyrouth aux
XIVe et XVe siècles.**

Années (date de pèlerinage)	Noms des pèlerins	Titres des récits (éditeur)	Langues de rédaction	Édition utilisée
1322	Jean de Mandeville	<i>Mandville's travels</i>	Anglais / Français	Edited from M.S.Cotton Titus c.XVI / Édition critique par Christiane Deluz
1330	Humbert de Dijon	<i>Liber de locis et conditionibus Terraе Sanctae</i>	Latin	Thomas K�pelli et Pierre Benoit (�ds) in. <i>Revue Biblique</i> , 62, 1955
1335	Jacques de V�rone	<i>Liber peregrinationis Fratris Jacobi de Verona</i>	Latin	Reinhold R�hricht (�d) in. <i>ROL</i> , III, 1895
1334-1335	Guillaume de Boldensele	<i>Liber de Quibusdam ultramarinis partibus et praecipue de Terra Sancta</i>	Latin	Christiane Deluz (�d)
1336	Ludolph de Sudheim	<i>De itinere Terraе Sanctae</i>	Latin	W.A.Neumann (�d) in. <i>AOL</i> , II, 1884
1349	Niccolo di Poggibonsi	<i>Libro d'Oltramare</i>	Italien	Th.Bellorini et E.Hoade (�d.anglaise)
1383	Anonyme	<i>Journal d'un pèlerin fran�ais en Terre Sainte</i>	Fran�ais	H.Omont (�d) in. <i>ROL</i> ,III,1895
1384	Frescobaldi, Gucci, Sigoli	<i>Viaggio in Terra Santa</i>	Italien	Th. Bellorini and E. Hoade (�d. Anglaise)
1392	Thomas de Swinburne	<i>Itinerarium in Terram Sanctam domini Thomae de Swynburne</i>	Latin	Comte Riant (�d) in. <i>AOL</i> , II, 1884.
1394	Nicolas de Martoni	<i>Nicolai de Marthono, Notarii, Liber peregrinationis ad loca sancta</i>	Latin	Léon Legrand (�d) in. <i>ROL</i> ,III,1895.

1395	Ogier d'Anglure	<i>Le saint voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure</i>	Français	Fr.Bonnardot-A-lognon (éd)
? antérieur au XVe siècle	Pierre de Pennis	<i>Le Libellus de Locis ultramarinis de Pierre de Pennis</i>	Latin	Charles Kohler (éd) in. <i>ROL</i> , IX, 1902
1411	Frederico de La Cava	<i>Beiträge zur kenntnis der Palästinaliteratur</i>	Italien	W.A.Neumann (éd) in. <i>ZDPV</i> , 14, 1891
1419-1425	Claude de Mirabel (attribué à)	<i>Un voyage en Terre sainte et au Sinäi au XVe siècle</i>	Français	H.Moranville (éd)in. <i>Bibl.Ec. des Chartes</i> , 66, 1905
1421	Ghillebert de Lannoy	<i>Oeuvres de Ghillebert de Lannoy</i>	Français	Ch. Poitvin (éd)
1422	John Poloner	<i>Descriptiones Terrae Sanctae</i>	Latin	Tobler (éd) et Stewart (éd. anglaise)
1432	Bertrandon de la Broquière	<i>Voyage d'Outremer...</i>	Français	Ch.Schefer (éd)
1434	Johannem Shumann de Lutzenburg	<i>Beschreibung einer seereise von Venedig nah Beirut in jahre 1434</i>	Allemand	E.Henrici (éd) in. <i>ZFDA</i> , 1881
1435	Pero Tafur	<i>Andanzas e viajes</i>	Espagnol	J.De La Espada (éd) et Malcolm Letts (éd. anglaise)
1440	Georg Pfitzing	<i>Deutsh pilgereisen nach dem Heiligen Lande</i>	Allemand	Röhricht et Meisner (éd)
1454	Jorg von Ehingen	<i>The diary of Jorg von Ehingen</i>	Allemand	Malcolm Letts (éd.anglaise)
1458-1462	William Wey	<i>The itineraries of William Wey</i>	Latin	Bulkeley Bandinel (éd)
1463	Franciscain anonyme	<i>Description de la Terre Sainte par un Franciscain</i>	Latin	Ch.Kohler (éd) in. <i>ROL</i> , XII, 1909

1470	Anselme Adorno	<i>Anselmi Adournes itinerarium Terrae Sanctae</i>	Latin	Jacques Heers et G.de Groer (éd)
1475-1478	Ariosto Alexandre	<i>Viaggio nella Siria, nella Palestina nell Egitto del Frate A.Ariosto</i>	Latin	G. Ferraro (éd)
1480	Santo Brasca	<i>Viaggio in Terrasanta</i>	Italien	A.L. Momigliano Lepschy (éd)
1481-1485	Josse van Ghistele	<i>Tvoyage van Mher Joos van Ghistele</i>	Néerlandais	Ambrosius Zeebout / G. van Salenson (éd. française)
1481-1485 1493-1515	Francesco Suriano	<i>Il trattato di Terra Santa</i>	Italien	Th.Bellorini et E.Hoade (éd.anglaise)
1496-1499	Arnold von Harff	<i>Die pilgerfahrt des ritters Arnold von Harff</i>	Allemand	Ewald von Groote (éd) / Malcolm Letts (éd.anglaise)
1503	Ludvico de Varthema	<i>Les voyages de Ludvico de Varthema</i>	Italien	Ch.Schefer (éd)
1507-1508	Martino Baumgartner	<i>Ephemeris sive diarium peregrinationis...</i>	Latin	C.D.Norimb (éd)
1511	Jean Thenaud	<i>Le voyage d'outremer de Jean Thenaud...</i>	Français	Ch.Schefer (éd)

Les textes des pèlerins

Simone Sigoli (1384) : *Visit to the Holy Places*, pp.194-195.

« Je dis que quand la ville de Beyrouth était aux mains des Chrétiens, elle était une très belle ville avec de belles et grandes maisons, toutes construites en pierres bien travaillées, mais quand les Sarrasins l'ont prise des Chrétiens, ils ont tout détruit, de sorte qu'aujourd'hui Beyrouth a un aspect pauvre ; et si les Sarrasins font la guerre avec les Chrétiens, ils quittent immédiatement la ville et vont à Damas. Vraiment à Beyrouth il y a de grandes provisions de tout, et une abondance en pain et en vin qui est le meilleur du monde, et on peut avoir un baril du meilleur *trebbiano* dans le monde pour vingt soldi de notre monnaie. Une livre de mulets de mer et d'autres poissons peuvent coûter deux soldi de notre monnaie ou moins ; il y a un grand marché pour tous les genres de viandes ; il y a tout ce qui est bon pour vivre en rapport avec le corps humain. La ville n'a pas de murailles ni de fossés. C'est vrai qu'ils ont construit un fort du côté de la mer et il est bien placé et très fort. Et la raison que la ville n'est pas entourée de murailles, d'après ce qu'ils disent, si elle tombe en mains des Chrétiens, ils ne veulent pas qu'ils puissent s'y installer, et pour cette raison ils ne la fortifient pas. Beyrouth possède de belles terres, une grande quantité d'oliviers et une abondance en bois. La charge d'un chameau coûte cinq florins de notre monnaie et elle est équivalente à deux charges de deux bons ânes ; il y a une bonne et grande provision de tout... À deux milles en dehors de la ville se trouve l'église de Saint-Georges et lieu où il a tué le dragon. En outre, au moment où Beyrouth était sous la domination des Chrétiens, il se passe un grand miracle, quand un chrétien laisse sa maison à un Juif, et une fois de retour dudit Juif à la maison il trouve une petite tablette, sur laquelle est peinte notre seigneur Jésus-Christ sur la croix, et tout de suite ce Juif va voir ses parents et ses amis juifs, les conduit à la maison et leur montre le crucifix: ils se mettent à le frapper avec des lances et d'épées faisant un grand bruit. Des Sarrasins de passage entendirent ce bruit, entrèrent et virent une très grande quantité de sang qui coulait du crucifix. Alors ces Sarrasins allèrent chez l'amiral de la ville et lui racontèrent ce qu'ils ont vu. L'amiral envoie chercher les Juifs et les fait couper en morceaux. Durant ce temps, un monsieur de Bruges revenait du Saint-Sépulcre, et passant à Beyrouth, il entendait parler de ce miracle, et trouva des moyens, à l'aide d'amis ou par l'argent, pour s'emparer d'une partie du sang précieux. Il quitta Beyrouth à bord d'un navire et atteignit la ville de Venise ; il raconta à un de ses amis à propos du miracle qui s'est passé à Beyrouth, alors

ce Vénitien le pria avec ardeur pour qu'il lui donne la moitié de ce sang précieux de Jésus-Christ, et le plaça dans l'église de Saint-Marc de Venise, où il est montré deux fois par an, avec une grande solennité, à l'Ascension et au Vendredi Saint. Ce monsieur quitte Venise et retourne dans son pays avec l'autre moitié du sang précieux de Christ, et la relique se trouve à Bruges dans l'église de Sainte-Barbe ou plutôt Sainte-Anastasia, où elle est exposée tous les vendredis lors des autres fêtes de l'année. Quand la ville de Beyrouth était entre les mains des chrétiens, une belle et grande église fut construite. Mais quand elle fut prise par les Sarrasins, ces derniers détruisirent toute la ville et aussi la dite église. C'est vrai qu'après, les Chrétiens avec le consentement du sultan ont reconstruit une petite église, et ont l'appelée St. Sauveur, et elle est servie par les frères de St. François à l'honneur du Christ. ».

Nicolas de Martoni (1394) : *Nicolai de Marthono, Notarii, Liber peregrinationis ad Loca Sancta*, pp.625-626.

« Le premier jour du mois de novembre à la fête de Toussaint nous sommes arrivés à Beyrouth à l'heure de la messe. Le port de Beyrouth est moyen et bon, surtout en hiver. Dans le port, il y a deux tours qui sont proches l'une de l'autre de trois cannes, formant une entrée si étroite vers la ville de Beyrouth que seules les petites barques peuvent y passer. Ces deux tours sont bien surveillées jour et nuit, et une est plus élevée que l'autre... Beyrouth est l'escale pour la province de Damas, où se trouvent tous les navires qui viennent pour charger les épices de Damas et autres marchandises ; les marchandises sont transportées par des animaux de Damas à Beyrouth distante de deux journées. Beyrouth est petite et laide. Il y a plusieurs jardins à l'intérieur de la ville. En dehors de la ville, il y a de beaux jardins et de beaux oliviers et se trouvent plusieurs marchands vénitiens et génois. Dans la ville il y a l'église Saint François qui autrefois était une belle église quand les chrétiens tenaient la ville. Maintenant ce n'est qu'une cave où se trouve un autel, et chaque jour on célèbre une messe pour ces marchands. Il y a plusieurs petites habitations pour le séjour du gardien qui ne vit que de l'aumône des marchands. Ce gardien est sous l'autorité du gardien de Mont Sion qui gouverne toutes les parties de la Syrie. À deux milles de Beyrouth se trouve l'église de Saint Georges à l'endroit où il a tué le dragon qui a dévoré beaucoup de gens... Le gardien m'a raconté un miracle, et beaucoup d'autres personnes l'ont confirmé : il n'y a pas si longtemps, alors que deux chrétiens dévots se tenaient dans l'église Saint-François pour adorer devant le crucifix, comme on l'avait coutume de le faire en ce temps-là, deux Sarrasins y entrèrent et les voyant ainsi adorer le crucifix, sortirent des couteaux et

frappèrent le crucifix dressé peint sur une plaque de bois. Quand ils l'ont frappé, soudain coule une si grande quantité de sang que ces Sarrasins arrosés de ce sang s'enfuient aussitôt. Des agents de la ville, les voyant ainsi couverts de sang, pensèrent qu'ils avaient commis un homicide et se saisirent d'eux. Ils leur demandèrent quelle était la raison de ce sang et ils racontèrent ce miracle. Depuis ce moment, beaucoup de Sarrasins qui ont vu cela se sont convertis à la foi du Christ.».

Ghillebert de Lannoy (1421) : *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, pp.155-158.

« Barut siet en la coste de Surie, sur la mer, à vingt six milles de Sayette par mer et par terre, et est bonne ville et bien marchande, non fermée, édifiée de maisons de belle pierre taillée, appartenant au soudan, et fut jadis, du temps des Cristiens, très grosse ville fermée, mais à présent est ainsy diminuée, combien qu'elle soit habitée, avec les Sarrasins, de grand nombre de marchans Cristiens, comme Venissiens, Gênois, Grégeois et autres. Et est à sçavoir que audit lieu de Baruth, y a deux chateaulz bons, assis sur la mer, l'ung à ung des lez du port et l'autre lez du port. Et est celui dedens le plus grant comme la maison où l'admiral demeure et n'est pas fort ne gardé de personne, ains seroit habandonné se riens de puissace venoit. Et l'autre, à l'autre lez du port, vers la Turquie et vers Tripoly, est ung petit chastelet, assis sur une roche fondée en la mer du lez de la marine, et du lez vers les champs est assis en terre ferme bonne à miner. Et là entour y a doubles fossez, sans eaue, mais vers la mer n'y a fors le mur et la roche dessoubz, qui est haulte et roiste assez. Et est à sçavoir, en conclusion dudit chastel que cene sont que deux tours quarrées encloses de murs, l'une sur la roche ditte et l'autre sur les champs plus arrière, dont en l'une ne en l'autre, n'y a guaires de beauté ne de bonté, fors tant qu'elles sont gardées de Sarrasins contre Cristiens.- Item, est ledit chastel assis hault et vers la mer et vers les champs, et y a une entrée assez forte vers la ville de Baruth, mais n'est pas bien emparée et samble que on n'en fait guaires de compte.- Item, au dessoubz dudit chastel, plus près de la ville de Baruth, bas sur la mer, en lieu plat, y a une autre petite tour quarrée, assez bonne, laquelle est emparée et gardée ; et font les Mores, de nuyt, en deux lieux, le guait, spécialement pour la garde du port et de la ville, l'un en icelle tour et l'autre sur une tour dudit chastel, atout gros tambours ; quant l'un sonne, l'autre lui respond, et font trois guetz la nuyt, ceux du premier guait sonnent ung cop, ceulz du second guet sonnent deux cops et ceulz du tiers sonnent trois cops.- Item, est la ville de Baruth mal garnie d'eaue douce, mais à deux milles près d'icelle, alant à Tripoly, par terre, assez près de la marine, est le lieu où saint George tua le serpent, ouquel lieu a une chapelette. Et

assez près de là, y a une rivière de bonne eau douce venant de montagnes qui va là choir en la mer. Et est à sçavoir que autour de Baruth y a beaulz gardinaiges et tous bons fruits et abondance de sappins, espécialement à quatre milles de la ville vers Sayette... -Item, y a audit lieu de Baruth, une mille ou deux parfont en la mer, bon sourgissoir pour tous gros navires, galées et plates fustes, mais n'est mie le port scœur pour tous vens, car noord et noord-west y font moult de mal l'yver. Et en approuchant la terre à demye mille, est ledit port plat, et fault les galées demourer assez loing dudit surgissoir qui est moult grant, car on y peut entrer de tous lez. Et n'est, à dire au vray, fors que pelaige. Et est à sçavoir que, oultre ledit lieu de Baruth, vers Tripoly, la mer se boute moult parfont en terre comme feroit un lacq, mais là fait il plat à merveilles.- Item, est Baruth le droit port de toutes les marchandises qui vont et viennent à la cité de Damasq et est à deux journées de Damasq par terre ».

Anselme Adorno (1470) : *Anselmi Adournes itinerarium Terrae Sanctae*, pp.338-339 ; p. 345.

« Beyrouth, ville maritime assez petite, est le port le plus proche de la cité de Damas. Elle est établie dans un site agréable et pleine de maisons de marbre très basses avec des couvertures plates et larges, selon l'usage habituel du pays. Bien qu'elle soit assez petite, c'est cependant une cité riche, entourée de prés et de champs très fertiles produisant tous les biens en abondance. Elle n'est pas ceinte de murailles, si ce n'est du côté du port de mer où, pour renforcer le port et toute la ville, a été construite une petite forteresse avec trois grosses tours qui se flanquent l'une l'autre. Nombreuses sont dans la ville les mosquées, ou basiliques, aux tours élevées. Aucun Maure n'ose monter sur l'une d'entre elles, car le corps de sainte Barbe y a longtemps reposé. La plus grande mosquée, bien qu'elle soit de dimensions modestes, est très riche. Elle est construite à la manière des chrétiens et fut le siège d'un évêché au temps où ceux-ci étaient maîtres du pays... Dans cette ville de Beyrouth, on trouve en abondance, entre autres fruits, les fruits de l'arbre à muses que deux feuilles recouvriraient le corps d'un homme...

L'église de Saint-Sauveur de Beyrouth, dans laquelle deux, trois ou quatre frères de l'observance, de l'ordre de saint François, résident en permanence, a été construite pour honorer et révéler le sang miraculeusement versé à cet endroit. Des juifs, qui y habitaient jadis, tournèrent en dérision une image du Seigneur faite en pâte à pain et, pour se moquer d'elle, la percèrent de leurs couteaux ; il en sortit miraculeusement du sang en abondance. En souvenir et en honneur de ce miracle, on construisit la petite église du Saint-Sauveur, où nous avons trouvé trois frères Franciscains, parmi lesquels le frère Griphon, de Courtaï en Flandre, homme pieux,

instruit et menant une très sainte vie. Il parle avec éloquence la langue arabe ou mauresque comme s'il était né dans le pays. Avec l'aide du Saint-Esprit il a converti par ses prédications un certain nombre de chrétiens hérétiques de la secte des Maronites à notre foi et les a remis sous l'obédience de l'église de Rome. Bien plus, il a ramené à notre religion le patriarche de ces Maronites et l'a conduit à faire profession dans l'ordre de Saint François. Nous avons vu nous-mêmes ce patriarche à Beyrouth, revêtu de l'habit. À deux petits milles de la cité est l'endroit où saint Georges tua le dragon, délivrant de ses attaques une vierge, fille du roi, et tout un peuple. Là se dresse, seule dans la campagne, une église auprès de laquelle nous avons vu les antres et les cavernes qu'habita ce dragon, dans le voisinage du château du roi, dont les fondations sont encore visibles aujourd'hui...».

Josse van Ghistele (1481-1485) : « Le voyage en Orient de Josse van Ghistele », pp.744-745.

« Barut, l'ancienne Béryte de Phénicie, était autrefois une grande et riche ville, comme l'attestaient de nombreuses ruines ; elle paraissait encore très peuplée et la salubrité de son climat en faisait une station sanitaire pour les marchands de l'intérieur. Deux tours bien montées défendaient le port contre les pirates, car la ville, comme presque toutes celles de Syrie, était complètement ouverte... La première visite fut au couvent des franciscains, un édifice aux dehors délabrés, mais bien entretenu à l'intérieur, avec un jardin plein de fruits et de légumes et une singulière petite église formée uniquement en quelque sorte d'une crypte et d'un grenier. Les maronites faisaient leurs offices dans le sous-sol et les frères dans les combles. Cette communauté vivait de dons pieux et d'une taxe volontaire payée par les bâtiments chrétiens qui entraient dans le port : un ducat pour les voiles carrées et un demi-ducat pour les nefes latines...

Barut était célèbre par la légende de St-Georges, car c'est là que demeurait le roi dont la fille fut délivrée par le pieux guerrier. On montrait encore, en ville, les ruines de son palais ; on montrait aussi, dans les environs, les marécages qui servaient de repaire au hideux dragon... Une autre curiosité du pays était l'ancienne Eglise de Ste-Barbe, située hors ville ; les musulmans en avaient fait une mosquée... ».

« Typologie des récits de voyage et de pèlerinage à la fin du Moyen Âge » : l'exemple de Beyrouth

Une des principales difficultés que rencontre le chercheur qui étudie l'histoire de la ville de Beyrouth aux XIV^e et XV^e siècles, et même à l'époque des Croisades, est le manque d'informations sur les données fondamentales de l'évolution et le développement de la structure sociale, économique, politique et militaire de la ville. L'histoire de Beyrouth à l'époque mamelouke reste très obscure en ce qui concerne l'espace urbain et le commerce local de la ville et de ses rapports avec ses environs. Pourtant les historiens, les chroniqueurs et les géographes arabes ont fourni une abondance d'informations sur l'Égypte et sur les principales villes de la Syrie, particulièrement Damas, Alep, Tripoli, de même que la ville de Beyrouth, son activité commerciale interrégionale et internationale est absente. À l'exception de quelques informations fournies par Sālih Ibn Yahya (mort vers 1436), la plupart des sources arabes sont souvent de qualité médiocre pour un historien qui essaie de retracer l'aspect général de Beyrouth aux XIV^e et XV^e siècles.

Avec le manque de documentation, il faut chercher dans d'autres directions pour essayer de rassembler des informations sur Beyrouth, particulièrement sur la structure de la ville et son économie.

Le recours aux récits occidentaux de pèlerinage et de voyage permet de fournir une série de données qui décrivent la ville de Beyrouth au moment où ils y sont passés. Ces récits sont devenus abondants et détaillés à partir du XIV^e siècle, mais ils révèlent souvent une connaissance fort superficielle des villes ou des pays concernés, dont ils proposent une vision et une impression qui ne sont pas exemptes de préjugés. Mais cela ne dénie pas leur importance et leur valeur ; soumis à une critique méthodique, l'ensemble de tous ces récits constitue une source historique, narrative et descriptive, très riche en données à partir desquelles une importante partie de l'histoire de la ville de Beyrouth peut être éclaircie.

Au Moyen Âge, le pèlerin entreprend un long et pénible voyage afin de répondre aux impératifs spirituels de connaître l'héritage biblique et apostolique dans les lieux mentionnés dans l'Ancien et le Nouveau Testament. C'est un désir pour le pèlerin de faire toute cette démarche afin de rencontrer le sacré en rejetant tout ce qui a rapport avec la vie matérielle et en s'approchant du monde spirituel où il peut rencontrer Dieu.

Les récits des pèlerins du XIV^e et du XV^e siècle constituent un type de document particulièrement riche pour connaître non seulement les itinéraires suivis et les sanctuaires fréquentés mais aussi les conditions de voyage, la mentalité des hommes à cette époque, le mode de vie, les traditions et les coutumes, les lieux et les villes visités par les pèlerins. La fonction utilitaire de ces récits (celle qui sert le plus notre étude) est de tirer la leçon de leur expérience, pour être utiles aux futurs pèlerins en les informant sur les lieux à visiter, les précautions à prendre pendant le trajet et les dangers à éviter. Le récit n'est pas toujours l'œuvre d'un seul homme. Le fils d'Anselme Adorno qui a accompagné son père tout au long du voyage, nous apprend qu'il a pris des notes en route sur un carnet et que le papier vint à lui manquer au Mont Sinaï. C'est lui qui a rédigé le récit, mais son père Anselme est bien le guide du voyage tout au long de l'itinéraire. De même, le récit de Thomas de Swinburne est rédigé par une personne qui s'appelle Thomas Brugg. Lorsque le voyageur n'est pas le rédacteur, il faut nous demander si ce dernier a bien rendu le témoignage qu'il transmet par la rédaction. D'autres pèlerins ont rédigé les récits de leur voyage très longtemps après leur retour à leur pays. Jean de Mandeville a commencé son voyage en 1322, mais la rédaction de son récit n'a eu lieu qu'en 1356. Humbert de Dijon a voyagé en 1330, mais il a rédigé son récit en 1332. Bertrandon de La Broquière est parti en voyage en 1432 mais il n'a écrit son récit qu'en 1457, d'après des notes consignées sur son carnet. Il arrive que des pèlerins effectuent un voyage ensemble et que chacun d'eux écrive un récit ; c'est le cas des trois pèlerins florentins Lionardo Frescobaldi, Simone Sigoli, et Giorgio Gucci. Ils ont laissé des témoignages qu'on ne saurait isoler l'un de l'autre. Les témoignages se rapprochent mais l'intérêt des auteurs est différent. Tous les trois ont décrit la ville de Beyrouth et ses environs mais la rédaction reflète la personnalité de chacun d'eux : Frescobaldi mentionne que le consul vénitien à Beyrouth lui a offert une place au couvent des Franciscains pour se loger avec ses serviteurs ; il montre qu'il est reçu en noble, bien recommandé par ses pairs. Gucci et Sigoli sont plus attentifs dans leur description, ils ont cité les principaux produits qu'on peut trouver à Beyrouth, et Sigoli est allé jusqu'à donner les prix des marchandises et des biens vendus à Beyrouth.

Il reste à signaler que les récits publiés ne sont pas toujours fondés sur les textes originaux, qui sont parfois perdus ; la publication est réduite à des copies relativement récentes et à des traductions souvent non datées.

Trente-trois pèlerins des différentes régions de l'Europe sont passés à Beyrouth aux XIV^e et XV^e siècles, et ont rédigé un récit de leur voyage. La répartition chronologique de ces récits est comme suit :

Période	Première moitié du XIVe siècle	Deuxième moitié du XIVe siècle ¹	Première moitié du XVe siècle	Deuxième moitié du XVe siècle	Début du XVIe siècle
Nombre de récits	6	6	9	8	4

On remarque que les pèlerins occidentaux rédigent plus fréquemment des récits de leur pèlerinage au début des années 1330. La rédaction de ces nombreux récits durant cette période est due à la reprise des pèlerinages après une interruption de presque trente ans durant laquelle d'importants changements ont eu lieu en Orient depuis que les pèlerins du XIIe et XIIIe siècle ont rédigé des guides à l'usage des voyageurs en Terre Sainte. Aux XIVe et XVe siècle, les récits sont très souvent directement écrits en langue vulgaire au lieu du latin ; c'est le cas de plusieurs récits de pèlerinage, ce qui a contribué à la diffusion des récits dans les différentes régions européennes. Le récit de Jean de Mandeville, par exemple, a été copié dans les diverses langues parlées au XVe siècle, il y a environ 250 manuscrits. Plus tard, avec l'apparition de l'imprimerie, la diffusion des récits a augmenté : par exemple, *Il trattato di Terra Santa* de Francesco Suriano, rédigé en dialecte vénitien entre 1490 et 1510, a connu un grand succès et a été édité pour la première fois à Venise en 1524.

En général, au XIVe siècle et jusqu'à la fin du règne mamelouk en 1516-1517, les voyages de pèlerinage se multiplient. Durant cette période, les relations commerciales sont en plein essor entre l'Europe et le Levant, et les Mamelouks ne mettent plus d'obstacles pour l'ouverture de l'accès à la Terre Sainte et ses environs. Toutes ces relations de voyage ont été écrites pour répondre à une certaine attente, et elles apportent les informations souhaitées par un certain nombre de personnes qui s'intéressent aux différentes questions en rapport avec l'Orient. Le public qui attend les informations du Levant à un moment donné est variable. Il est formé par des personnes qui désirent connaître le changement de la situation au Levant à la suite de la chute des États latins, les circonstances et tous les incidents qui accompagnent le voyage. D'autres s'intéressent également à connaître la topographie des lieux saints, la mentalité de la population

¹ Il faut noter que pour la deuxième moitié du XIVe siècle, il y a un « trou » des années 1350-1380.

indigène, ses coutumes et son comportement à l'égard de l'Européen, sa culture, sa religion et sa civilisation. Dans ce public, il y a des monarques et des souverains qui se préoccupent de recevoir des informations qui peuvent être utiles au cours d'une guerre ; ce qui les intéresse, c'est recueillir des renseignements sur la force et la capacité de défense des Orientaux, ennemis éventuels. Il y a également des marchands sédentaires, poussés par la curiosité de connaître les facilités du commerce au Levant, qui veulent des nouvelles sur les prix des marchandises, les usages commerciaux, la taxation dans les différentes places de commerce, les moyens de transport, les produits de chaque région, la localisation des communautés marchandes et les circonstances dans lesquelles ils passent leur séjour. Un autre groupe, représenté par les clercs et les religieux de l'Église latine, est surtout désireux de se renseigner sur les différentes religions et les rites de la population orientale. Cela explique pourquoi dans les récits de voyage, quelques pèlerins ont consacré des chapitres pour la description des différentes communautés chrétiennes (Coptes, Melkites, Jacobites, Maronites, Nestoriens, Grecs, Arméniens,...) et musulmanes. En ce qui concerne Beyrouth, les pèlerins n'ont pas donné d'informations sur les chrétiens indigènes qui sont pour la plupart des Melkites. Ils n'ont fait mention qu'aux Catholiques, les Franciscains et les marchands latins. Dans la seconde moitié du XVe siècle, Anselme Adorno en 1470 et Joos van Ghistele en 1481 ont mentionné les religieux Maronites installés dans le couvent des Franciscains à Beyrouth.

Quelques pèlerins se sont informés sur les croyances des musulmans, sur la vie du prophète Muhāmmad et du Coran : en 1323, Simon Semeonis a cité le Coran avec référence à une sourate.

Le récit a pris parfois la forme de mémoires de voyage, et les pèlerins ont décrit leurs expériences personnelles, les lieux visités, et tout ce qu'ils ont vu ou rencontré durant le voyage. Certains textes contiennent des renseignements précis qui racontent bien le voyage, étape par étape, en notant pour chacune d'entre elles ce qui a intéressé le pèlerin, tandis que d'autres textes contiennent des généralités sans aucune précision. La critique des récits de pèlerinage ne saurait laisser de côté la question de l'intention dans laquelle un pèlerin a écrit ou a fait écrire le récit de ses expériences et tout ce qu'il a rencontré et vu durant son pèlerinage. Des informations sont fournies pour répondre à une dévotion, d'autres au désir de connaître le Levant et les circonstances dans lesquelles s'effectue le voyage. Les récits de pèlerins ont pour objet de raconter des expériences spirituelles, de décrire les sanctuaires et la définition des itinéraires. Les

récits se fondent sur les sources bibliques, sur des textes empruntés à des auteurs antérieurs, et également pour une bonne partie sur des renseignements recueillis auprès de leurs guides ou de leurs propres observations.

Il est clair que les récits ne sont pas de valeur égale. Une comparaison entre les différents récits montre que certains auteurs recueillent des informations qu'ils se sont procurées sur des lieux et sur des incidents qu'ils n'ont pas vu de leurs propres yeux, ce qui les amène à compléter les informations dans leur récit par des témoignages recueillis auprès d'autres voyageurs ou de personnes bien informées. Mais il y a parfois un manque de précision ou une confusion dans les informations empruntées d'autres sources. En prenant comme exemple la ville de Beyrouth, l'icône miraculeuse de Jésus-Christ de l'église de Saint-Sauveur du couvent des Franciscains a été abordée par la plupart des pèlerins qui sont passés dans la ville, vu l'importance religieuse qu'elle occupe chez les chrétiens et même chez les musulmans qui habitent la ville. Cette icône, ou crucifix pour quelques-uns, occupe une place importante dans les récits de pèlerinage qui décrivent les lieux saints à Beyrouth. On consacre parfois un chapitre détaillé pour raconter l'histoire et les miracles attribués à cette icône en dépit du fait que le narrateur ne l'a pas vue. Certains ont parlé d'une icône et d'autres d'un crucifix. Ils se sont fondés pour parler de ces miracles sur les récits de pèlerins qui sont passés à Beyrouth aux siècles précédents : par exemple, leur histoire est presque copiée textuellement du récit de Johannes de Würzburg qui est passé à Beyrouth vers 1160 et Théodericus qui est passé vers 1169. Ils n'ont pas fait faute de recourir à des sources antérieures mais ils ont mélangé les renseignements. L'icône ne se trouve pas à Beyrouth et aucun des pèlerins ne l'a vue, mais malgré cela, Giorgio Gucci qui a visité l'église en 1384 évoque la présence d'un crucifix qui fait l'objet d'une grande vénération. En 1422, Johannes Poloner mentionne que « *dans une chambre souterraine est exposée une image du Sauveur* ». En 1480, Santo Brasca parle encore de l'existence d'un tableau d'autel et d'un vrai crucifix à Beyrouth. En 1511, Jean Thenaud parle d'une « *sainte image de Notre Dame* ».

Ces exemples nous permettent de déduire que quelques pèlerins ne transmettent pas la réalité telle qu'elle est au moment où ils se trouvent dans un lieu déterminé. Ils mélangent les informations, ce qui fait perdre la précision et la fiabilité de leur récit de voyage. De tout cela, on peut s'interroger sur le degré de fiabilité des témoignages, et dans ce cas-là, on ne peut pas exclure l'idée qu'un pèlerin puisse utiliser des indications et des renseignements qui figurent dans des sources antérieures et de les s'attribuer.

Il y a d'autres exemples qui dénotent le manque de précision dans la transmission de l'information. Bien que les pèlerins du XIV^e et XV^e siècle ne soient pas passés à Beyrouth au temps des Francs, ils mentionnent dans leur récit que, sous la domination franque, Beyrouth est plus belle et plus grande qu'au moment où elle est soumise aux Mamelouks : c'est le cas des pèlerins Gucci, Sigoli, Ogier d'Anglure, Ghillebert de Lannoy, Bertrandon de La Broquière, Josse van Ghistele. De même, lorsqu'ils ont vu les ruines de grands monuments dans la ville et dans ses alentours, ils ont attribué leur destruction aux Mamelouks ; pour Simone Sigoli, « *les musulmans ont tout détruit à Beyrouth* ». Cette description est complètement contradictoire avec la vérité historique ; les ruines datent de l'époque romaine et des époques antérieures, elles ont été décrites par Nāsīr Khosraw quand il est passé par Beyrouth en 1047. D'après Sālih Ibn Yahya, les ruines des anciens monuments sont étendues sur une surface de deux milles environ.

La description est parfois superficielle et ambiguë : en 1395, Ogier d'Anglure mentionne que Beyrouth n'est habitée que par des musulmans, bien que des chrétiens indigènes de différentes confessions vivent dans la ville. Ghillebert de Lannoy a décrit les défenses de Beyrouth : sa description est confuse ; les mêmes expressions se répètent et il y a un mélange dans les informations concernant les deux tours qui gardent l'entrée du port. Quelques témoignages sont vagues et subjectifs : en 1384, Sigoli décrit Beyrouth comme une ville qui a revêtu l'aspect de pauvreté ; en 1394-1395, Nicolas de Martoni l'a trouvée « laide et petite ». Jacques de Vérone confond la ville de Silena et la ville de Beyrouth en parlant du lieu de combat entre Saint Georges et le dragon. Arnold von Harff mentionne qu'autrefois Beyrouth a été connue sous le nom de Capadoce. Martin Baumgartner se trompe en désignant le Mont Liban par l'Anti-Liban ; nombreux donc sont les exemples de confusion.

On ne doit pas conclure que les pèlerins ne s'intéressent pas à la réalité des renseignements et des observations qu'ils notent durant leur voyage. Il y a des pèlerins qui prennent soin d'indiquer les noms des personnes qu'ils ont rencontrées à Beyrouth pour confirmer leur témoignage, comme s'ils voulaient fournir une caution de la véracité des informations qu'ils apportent durant le voyage : Bertrandon de La Broquière et Josse van Ghistele donnent les noms des marchands vénitiens chez qui ils ont été logés ; Anselme Adorno cite les noms des frères Franciscains au couvent de Beyrouth.

Dans tous les cas, c'est d'après un examen critique approfondi qu'il faut étudier un texte afin qu'il soit possible de le considérer comme une source historique qui peut servir à transmettre la réalité matérielle et la vraisemblance idéologique avec précision.

Le récit est un moyen par lequel le pèlerin raconte sa propre expérience tout au long de son pèlerinage, qui apparaît comme une aventure pleine d'inconnu et de périls, pour encourager les hésitants à entreprendre le voyage et visiter la Terre Sainte. Mais l'intérêt d'un récit de pèlerinage tient aussi à la personnalité de son auteur lorsqu'il donne d'autres informations que celles connues de tous et mentionnées dans des guides. Il est le reflet d'une culture, d'un milieu intellectuel et social, d'où la différence entre les narrations d'un moine ou d'un chevalier ou d'un noble ou d'une personne intéressée au voyage et à l'aventure.

Les pèlerins fournissent dans leurs récits des informations qu'on attend en Europe ; pour Beyrouth, les renseignements fournis par les pèlerins peuvent être répartis comme suit :

a)-Renseignements d'ordre topographique

Dans son récit, un pèlerin énumère les points importants de son trajet, souvent en indiquant la distance qui les sépare les uns des autres pour éclairer ceux qui viendront après lui. À Beyrouth, quelques pèlerins ont décrit la ville et ses alentours en indiquant clairement la localisation des lieux saints, les chemins à suivre pour les fréquenter et les distances qui les séparent de la ville.

Les conditions du climat, les différentes cultures et les produits du pays, retiennent l'attention des pèlerins. D'autres pèlerins mentionnent les conditions pratiques du voyage : le recours aux chevaux, aux chameaux, aux mulets pour accomplir telle partie de l'itinéraire, ou la description des conditions de vie à bord des navires lors du voyage en Méditerranée. De même, quelques pèlerins se préoccupent de relever une nomenclature en notant les noms de rivières, de sources, de fleuves, de montagnes, de villes. Les descriptions sont souvent fort rudimentaires : Anselme Adorno en traversant la vallée de la Bikā' sur le chemin entre Beyrouth et Damas la décrit en disant « *qu'on prétend qu'elle se prolonge jusqu'à la Russie* ». En général, on peut remarquer que, pour la description de Beyrouth et ses environs, les informations sont désorganisées. Les pèlerins citent leurs observations personnelles et font une description générale sans entrer dans les détails. Il n'y a pas une structure topographique organisée dans leur description de Beyrouth. Ils ne parlent pas des rues, des lieux publics, des marchés, des bâtiments, du nombre d'habitants, de la surface de la ville, etc. Pour les environs de la ville, ils énumèrent les différentes plantations

et arbres sans préciser la surface des terrains cultivés. Par contre, logiquement, les lieux saints à Beyrouth sont décrits dans leurs moindres détails.

b)-Renseignements militaires

Les pèlerins sont aussi préoccupés de recueillir des informations susceptibles d'être utilisées au cours d'opérations militaires. Certains récits contiennent des renseignements sur les fortifications des villes, des ports, les murs, les tours, les portes, les moyens d'accès. C'est le cas de Ghillebert de Lannoy qui a été chargé par le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne Philippe le Bon d'une mission militaire en Orient : pour Ghillebert de Lannoy, il s'agit non seulement d'un pèlerinage exhaustif aux lieux saints mais d'une véritable reconnaissance militaire de la terre des croisades et de la « *visitacion des villes du littoral de l'Egypte et de la Syrie* ». Dans le chapitre de son récit consacré aux villes, ports et rivières observés par lui au cours de son pèlerinage à Jérusalem, il décrit soigneusement toutes les fortifications, les itinéraires possibles, les lieux de débarquement, comme s'il faisait un plan pour un projet de croisade. De même, Bertrandon de La Broquière entreprend son voyage d'outremer chargé d'une mission par l'ordre de Philippe le Bon « ... *en certain lointain voyage secret...* ». Guillaume de Boldensele a rédigé son récit de pèlerinage parce qu'il lui a été demandé par le cardinal Elie Talleyrand de Périgord qui participe activement à tous les projets de Croisade animant la cour d'Avignon dans les années 1330.

Il y a des récits qui ont un objectif de renseignement militaire, mais il y en a aussi qui contiennent des informations militaires qui font partie d'une topographie générale de la ville de Beyrouth. Ces observations, quels que soient les objectifs, dénotent que les pèlerins s'intéressent aussi à la connaissance des moyens de défense de la ville. Tout cela montre que l'idée d'une croisade survit encore dans leur esprit ; pour eux, elle a de bonnes chances de succès, pourvu qu'elle soit bien organisée et préparée.

c)-Renseignements historiques, sur les miracles et les souvenirs religieux .

Ces données indiquent l'intérêt pour les différentes questions que les pèlerins évoquent dans leurs récits. La plus grande partie des récits est focalisée sur les questions religieuses et les miracles. Nombreux sont les genres de renseignements contenus dans les récits des pèlerins durant leur voyage. Les récits contiennent des données de caractère historique : dans la description de la Terre Sainte et des lieux saints, on fait parfois place à l'histoire des croisades et des établissements latins d'Orient, c'est le cas de certains textes comme la description de la Terre Sainte par un Franciscain anonyme 1463.

Les pèlerins montrent un intérêt pour les monuments et les souvenirs. La plupart des voyageurs qui sont allés de Damas à Beyrouth ont décrit, en passant par la Bikā', le tombeau de Noé. D'autre part, les miracles ont formé un autre genre de renseignement qui a intéressé les pèlerins. Nombreux sont les miracles qu'on raconte à propos de l'image (ou du crucifix) de Jésus-Christ dans l'église du Saint-Sauveur à Beyrouth, de Saint Georges qui a tué le dragon, de Sainte Barbe, et d'autres miracles attribués aux saints et aux personnages de la Bible tels qu'Adam, Cain et Abel, Noé, etc. (Cela montre que la fonction de ces textes va au-delà de la description purement utilitaire).

Par contre, pour certains pèlerins les miracles ou les merveilles ne font l'objet que d'une brève mention dans leur récit. Mais, au jour le jour, ils n'oublient pas de noter les frais de voyage et les taxes de péage qu'ils doivent aux autorités mameloukes : c'est le cas d'un pèlerin français anonyme qui est passé par Beyrouth en 1383.

Tout au long du Moyen Âge, des hommes ont parcouru le monde traversant les frontières, laissant des témoignages de toutes leurs observations et leurs expériences personnelles dans les pays où ils sont passés. Parmi ces hommes, les pèlerins ont été les plus nombreux, mais il y a les marchands et les voyageurs aventuriers qui ont eux aussi fréquenté le Levant et qui n'ont pas hésité à s'aventurer sur les chemins lointains de l'Asie : c'est le cas de Ludvico de Varthema.

En général, les renseignements sur Beyrouth dans chaque récit de ces pèlerins sont différents. Il y a des pèlerins qui se sont intéressés aux questions religieuses, d'autres aux défenses de la ville, à ses marchés, aux communautés marchandes, aux frais de voyage, etc.